

La route du ciel. De Katmandou à Kailash

*Michelle Allen**

La femme de Rama avait été enlevée par le méchant Siti. Pour délivrer son épouse, Rama demanda l'aide d'Hanuman, le dieu singe qui lui répondit : « Si tu me rapportes de la poudre de la Montagne qui brille je vais t'aider à délivrer ton épouse. »

Sans tarder, Rama partit à la recherche de la montagne qui brille. Quand il aperçut le mont Kailash, il sut qu'il avait trouvé. Mais comme la montagne brillait de partout, il décida d'emporter la montagne au complet.

*

Le mont Kailash est la montagne la plus sacrée d'Asie. Elle est au cœur du Tibet occidental, dans un des coins les plus hauts en altitude et les plus désolés de la planète. Pour les bouddhistes, les hindouistes et les membres de plusieurs autres religions, faire un pèlerinage au mont Kailash est le rêve d'une vie.

En septembre 1999, Mathieu Boisvert, professeur de sciences religieuses à l'UQÀM décide d'organiser un voyage multidisciplinaire au mont Kailash. L'invitation est lancée à l'ensemble de la communauté universitaire. Treize professeurs et quelques épouses décident de participer à l'aventure.

Le projet est ambitieux. Le mont Kailash est difficile d'accès. Plusieurs jours de voyage en jeep suivis d'un trekking à 5 600 mètres d'altitude. Quand on pense que le mont Blanc fait 4 800 mètres et que le premier camp de l'Everest est à 4 900 m, on devine

* Michelle Allen est dramaturge et scénariste. Ce texte a inspiré la narration d'un film portant ce titre (c. 60 min.) dont la sortie est prévue pour 2001. Réalisateur : Marcel Poulin ; directeur photo : Michel Vincent ; deuxième caméra : Bertrand Gervais ; producteur : Marc Barnabé, pour Intelec Productions.

que l'épreuve physique sera de taille. Quant à la dimension psychique de l'aventure, rien ne nous prépare à ce qui nous attend.

En juin 2000, nous sommes seize à débarquer à Katmandou, au Népal, à 1 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là qu'on a prévu passer quelques jours pour s'acclimater à l'altitude et se plonger dans l'exotisme.

Chacun arrive avec ses attentes, ses désirs. Pour certains il s'agit d'une expérience physique, d'un voyage d'aventure, de dépassement. Pour d'autres, c'est davantage une expérience spirituelle, une sorte de pèlerinage. Mais personne ne peut deviner vraiment ce qui l'attend. On croit faire un voyage, comme dit Nicolas Bouvier, mais c'est le voyage qui nous fait... ou nous défait.

*

Katmandou c'est l'Asie et son inquiétante étrangeté. L'hindouisme avec ses rituels colorés, ses crémations, ses sacrifices. La pauvreté de ses villages, ses temples à Shiva, Vishnu, ses places royales médiévales, sa mythologie digne d'Hollywood, ses pagodes merveilleusement préservées, la beauté de ses enfants, ses inquiétants *sadhous* qui s'enduisent de cendres, le dur labeur de chaque jour, l'exotisme dans tous ses états, le temps suspendu, la prière au quotidien. C'est aussi notre première randonnée en montagne, à 2 400 mètres d'altitude, une marche de six heures qui nous en prend dix, sous un soleil implacable, pour vérifier notre forme physique et nous préparer à ce qui s'en vient.

Nous marchons au milieu des rizières et des cultures en escalier, dans un paysage à couper le souffle, aux limites de notre résistance. Nous traversons des villages intacts, suspendus dans le temps, leur population nous accueille avec des sourires hésitants, les femmes aux saris rouges disparaissent au milieu du vert des rizières. Premier contact avec le bouddhisme, premiers drapeaux de prières flottant au vent, avec au loin, hésitante entre les nuages, la chaîne des Himalaya, le toit du monde, notre destination.

Tout ce qu'on sait de ce voyage c'est qu'il risque d'être l'épreuve physique de notre vie. Mais à part ça ? Une rencontre avec soi ? Une rencontre avec l'autre ? L'essentiel du pèlerinage c'est l'illumination. Le pèlerin va à la rencontre d'une expérience liminale qui doit le transformer et il espère revenir différent. C'est difficile pour nous, Occidentaux, de partir à la rencontre de Kailash

avec une ferveur religieuse ou spirituelle. Par contre, nous abordons tous ce voyage avec un mélange d'excitation et de peur. Nous acceptons tous de nous mettre en jeu dans une sorte de démesure. Peut-être, à des degrés divers, appellons-nous une expérience de déssaisissement. Se perdre soi-même pour mieux se retrouver.

Nous passons notre dernière nuit à Dhulikel. Chacun d'entre nous fait le tri de ses bagages. Qu'est-ce que j'emporte ? Qu'est-ce que je laisse ? C'est beaucoup plus qu'une simple formalité, c'est une sorte de rituel de dépouillement qui nous donne la mesure de la difficulté qui nous attend. Depuis qu'on se prépare à ce voyage, on s'est fait des listes interminables des articles qu'il ne faut pas oublier. Mais tout à coup, je prends conscience de la dimension survie de l'aventure : ce que je n'emporterai pas, je ne l'aurai pas. Durant cette soirée, il y a une panne d'électricité. La dernière vérification de mes bagages, je la fais dans la quasi obscurité, éclairée par le faible faisceau de ma lampe frontale. Au cours des quinze prochains jours, il n'y aura ni électricité, ni eau courante, ni douche, ni miroir, ni café, ni alcool ! Rien des conditions minimales d'hygiène et de confort auquel je suis habituée !

Notre expédition s'est organisée à partir du Népal. Impossible de trouver au Tibet, même à Lhassa, le matériel adéquat pour répondre aux besoins ordinaires et extraordinaires d'une expédition d'une vingtaine d'Occidentaux. Tout a été rassemblé ici : matériel de camping, tentes, nourriture, trousse de premiers soins, eau potable, essence. La responsabilité qui pèse sur les épaules de notre guide est considérable. Dans les hauts plateaux que nous nous apprêtons à traverser, il n'y a rien, aucun point d'approvisionnement ou de ravitaillement.

Prochaine étape : la traversée de la frontière Népal-Tibet, Kodari-Zhang Mu, puis quatre jours de jeep avec des arrêts à Nyalam, Saga, Paryang et enfin Darchen la porte d'entrée de Kailash.

Ce n'est que tout récemment que les étrangers ont pu recommencer à entrer au Tibet. Dans les années qui ont suivi l'invasion du Tibet par la Chine en 1959, les frontières ont été fermées. Depuis la fin des années quatre-vingt, la Chine s'est assouplie. Mais les conditions sont nombreuses. Il faut appartenir à un groupe minimum de cinq personnes, faire une demande préalable de visa, prévoir à l'avance son itinéraire, le soumettre aux autorités chinoises et le respecter scrupuleusement. Il est interdit de

prendre des images à la frontière chinoise. Les caméras que nous apportons seront introduites de façon clandestine.

Le pont qui relie le Népal au Tibet s'appelle le pont de l'Amitié. Quelle ironie ! C'est un vaste « no man's land », le chaos absolu. Il est interdit aux véhicules d'un pays d'entrer dans l'autre. Pour traverser la frontière nos bagages sont transférés d'un autobus, à un camion à un autre camion, à des porteurs avant d'être chargés dans nos jeeps. Nous nous croisons les doigts pour tout retrouver de l'autre côté.

Pendant trois jours, il pleut sans arrêt. C'est le choc de la pauvreté et de la misère. Il y a de la boue partout. Les conditions hygiéniques et sanitaires sont déplorables. Notre moral est en chute libre. Une bonne nouvelle quand même, nos quatre chauffeurs sont tibétains, ainsi que notre guide : Kuncho. Les Chinois font en sorte que les guides tibétains soient de plus en plus rares. Non seulement on exige d'eux un énorme pot de vin, mais on les oblige à passer des examens en chinois. L'inverse n'est pas vrai : on n'oblige pas les aspirants guides chinois à maîtriser le tibétain.

Ce ne serait pas du tout la même chose de découvrir le pays avec un guide chinois. Malgré ses 28 ans, Kuncho a déjà une histoire personnelle mouvementée. Il s'est enfui du Tibet à 18 ans pour aller étudier l'anglais à Dharamsala, en Inde. Quand il est revenu, il a été condamné à un an de prison à Lhassa. L'hiver quand il ne peut pas travailler comme guide, il retourne dans sa région natale, au nord du Tibet où il enseigne de façon clandestine le tibétain aux enfants. Il rêve d'obtenir un permis officiel pour pouvoir ouvrir une véritable école. Quand on l'interroge sur l'avenir du Tibet il dit que son seul espoir c'est que la Chine devienne une démocratie et que le peuple vote pour l'indépendance du Tibet. Il espère que ça puisse arriver de son vivant.

Nous sommes tous malades les uns après les autres, certains plus que d'autres. Le mal d'altitude avec sa kyrielle de symptômes fracassants : mal de tête, mal de cœur, douleurs musculaires, léthargie. L'impression d'avoir la fièvre. Je découvre Saga à travers un brouillard nauséeux. Tout mon corps me fait mal. Je traverse le Brahmapoutre dans un état second. Au milieu de la nuit partagée à neuf dans une loge misérable, je fais une crise d'angoisse. Je ne sais plus ce que je fais ici, je veux rentrer chez moi. On voulait de l'aventure, on est servi !

Après Saga, c'est Paryang. La routine est installée, on se lève, on choisit notre jeep, on fait de la route en s'arrêtant toutes les demi-heures pour faire pipi. Les conditions sont ahurissantes, les pistes constamment balayées par le vent. Parfois elles disparaissent complètement et nous devons nous fier au sens de l'orientation de nos chauffeurs. Souvent les jeeps s'enlisent dans le sable ou restent coincées dans les rivières qu'on traverse à gué. La poussière nous bombarde le visage et nous colle à la peau. On pense au bain ou à la douche qu'on ne prendra pas. Les variations de température sont extrêmes. Dès que le temps se couvre, nous ajoutons quelques couches de vêtements supplémentaires. Cette région de hauts plateaux est l'écosystème le plus élevé en altitude au monde. Pourtant, à certains moments, nous sommes en plein désert.

Les sherpas qui nous accompagnent sont tous Népalais. Ils se lèvent avant nous pour nous réveiller avec un thé chaud. Ils montent les tentes, les démontent, vont chercher l'eau, conduisent le camion, préparent les repas, font la vaisselle et s'endorment aux petites heures du matin. Ils sont partout, tout le temps, avant et après nous. Ils nous aident à marcher, transportent nos sacs à dos, préviennent nos moindres besoins. Ce sont nos anges gardiens.

Et puis on aperçoit Kailash pour la première fois. Une pyramide immaculée qui s'élève au-dessus des montagnes voisines, le joyau précieux aux quatre faces qui a fait rêver poètes et pèlerins ! En face de Kailash, une autre chaîne de montagnes aux pics enneigés, le Gurla Mandata. Entre les deux, un lac turquoise d'une luminosité absolue : le lac Manasarovar. Le périmètre sacré de Kailash est marqué par une place circulaire d'une beauté renversante. D'innombrables drapeaux en tissus volent au vent, entourés de cercles concentriques de *mandalas*, ces fragiles amoncellements de pierres qui défient le vent et la gravité. Sur certaines pierres des croyants ont gravé des mantras, ce sont les *manistones*. La grâce de tout cet ensemble nous renvoie à l'essentiel. Comme si l'homme n'avait trouvé que des choses éphémères pour rendre hommage à la montagne toute-puissante.

Darchen, notre dernier campement avant Kailash. Le trou du cul du monde. Il paraît qu'autrefois c'était un centre d'activité important. Mais il a été complètement dévasté par les Chinois. Tous ceux qui veulent faire le pèlerinage à Kailash doivent y passer une nuit. Une manière pour les Chinois de prélever une taxe sur chaque passage. Les voyageurs sont parqués dans une enceinte sordide,

sans toilettes, égouts, électricité, eau potable. C'est sale, dégueulasse, ça pue, la rivière est pleine des excréments de tout ce qui passe, humains et animaux. On se croirait dans un far west de cauchemar. C'est ici qu'on rencontre nos *yakmen*, les plus solitaires et nomades des nomades. Ce sont les yaks, ces bovins de montagnes, dociles mais puissants, qui vont transporter nos bagages durant nos quatre jours de trekking autour de Kailash.

Comme la fleur de lotus pousse dans la boue, c'est ici, à Darchen, que nous faisons une des plus belles rencontres du voyage : Gantek lama.

Pour lui, on achète des *katas*, ces foulards diaphanes qu'on offre en signe de respect et on se rend dans la partie la plus éloignée du village. Gantek habite avec sa femme, le deuxième mari de celle-ci, leurs enfants et leurs petits-enfants. Certaines écoles bouddhistes autorisent le mariage des moines et la polyandrie a toujours été une pratique courante dans la communauté tibétaine. Quand je lui offre mon *kata*, Gantek incline la tête et son front vient frapper le mien. Ce contact rituel a quelque chose d'étrange et de profondément rassurant. En échange de nos *katas*, Gantek lama nous offre un *prasada*, un cadeau d'épices, d'encens accompagné d'une cordelette. Dans la tradition bouddhiste nul ne doit repartir d'un lieu saint les mains vides. Le dieu aussi te fait un présent.

Ce n'est que tout récemment que Gantek a eu la permission de revenir à Darchen parce que son monastère, comme la plupart des monastères bouddhistes au Tibet, avait été fermé par les Chinois.

Notre guide a pris le risque de lui apporter une photo du Dalaï Lama et du Karmapa, les deux chefs spirituels bouddhistes vivants les plus importants. Il est interdit d'avoir en sa possession une photo du Dalaï Lama et celui qui est pris en flagrant délit de désobéissance va tout droit en prison. Cela vaut autant pour les Tibétains que pour les touristes. D'ailleurs, pour cette raison, aucun guide touristique officiel du Tibet ne contient de photo de Dalaï Lama. Quand Gantek reçoit la photo du Dalaï Lama, son émotion est palpable. Il ne pouvait rien recevoir de plus précieux. Il devra la cacher soigneusement et ne s'en servir que pour ses offices religieux.

Gantek lama nous dit au revoir sur le seuil de la maison, entouré de toute sa famille. Il nous promet de prier pour que la température soit clémente. Je comprends tout à coup la dimension spirituelle de

ce que nous allons entreprendre. Qu'il nous prenne sous son aile met notre voyage sous de bons augures.

Nous sommes ici durant la *Sagadawa*, la pleine lune du calendrier bouddhiste qui célèbre la naissance, l'illumination et la mort du Bouddha. C'est la période sacrée entre toutes où un pèlerinage à Kailash a le plus de mérites. Car pour un croyant, faire le tour de Kailash efface les péchés de toute une vie. Quatre jours de marche loin de toute route, véhicule motorisé, habitation, centre de ravitaillement ou de communication. La deuxième journée nous mènera au Drolma La, lieu sacré entre tous, à 5 600 mètres d'altitude.

Dans la tradition du bouddhisme tibétain, on n'escalade pas une montagne sacrée, on en fait le tour. Ce périmètre que nous allons parcourir s'appelle la *kora*. On dit que pour humilier les Tibétains, les Chinois ont fait exprès pour escalader d'autres montagnes sacrées. On dit par contre que Kailash n'a jamais été escaladé.

Durant la période dure de l'occupation chinoise, le pèlerinage autour de Kailash a été interdit. Les plus téméraires se risquaient à le faire la nuit. Les treize monastères qui bordaient la *kora* ont été détruits. Avec l'assouplissement des mesures chinoises, les pèlerins ont repris leurs habitudes et on a reconstruit quelques temples. Les pèlerins les plus fervents font la *kora* en se prosternant à chaque pas. Ils ont des protecteurs en bois sur les genoux et aux mains. La *kora* de Kailash c'est 52 kilomètres. Un tibétain sans entraînement peut la parcourir en une longue journée. Mais pour des Occidentaux comme nous, il faut compter trois ou quatre jours de trekking.

Nous sommes à une altitude où chaque mouvement est un effort. Nos indispensables bouteilles d'eau pèsent lourd dans nos sacs d'un jour. Nous devons sans cesse nous arrêter pour reprendre notre souffle. Le soleil tape dur, la luminosité est inouïe, il faut prendre des précautions pour éviter les brûlures et les insolations. Nos lunettes de montagne deviennent essentielles. Nous sommes régulièrement dépassés par des pèlerins indiens ou tibétains. Leur équipement est rudimentaire. Ils n'ont ni sac à dos technique, ni vêtements chauds, ni sac de couchage, ni tente, ni chaussures confortables, et ce ne sont pas des yaks qui portent leur bagage. Leurs ballots de fortune sont attachés par des cordes. Plusieurs nous demandent si nous avons des photos du Dalaï Lama. Certains insistent. Malheureusement c'est un risque que personne d'entre nous n'a voulu courir.

On dit que Kailash se livre au pèlerin plutôt qu'au voyageur. Est-ce la montagne ? L'état méditatif provoqué par la marche ? La proximité des nuages ? La qualité de la lumière ?

Les questions que je me pose me ramènent à des choses très simples.

Qu'est-ce que c'est un être humain ? Qu'est-ce que c'est être en vie ? Qu'est-ce que je suis quand je n'ai plus de profession, de maison, de possessions, quand je ne peux plus compter que sur ce que j'ai dans mon sac à dos ?

La traversée des hauts plateaux m'a secouée. La misère du peuple tibétain est absolue. Je n'ai jamais vu autant de dénuement, des conditions d'hygiène aussi misérables, une terre aussi désolée, une existence aussi âpre, une lutte aussi quotidienne pour l'existence. Et pourtant est-ce que ces gens qui n'ont rien ont moins que moi ? Sont-ils plus malheureux de n'avoir rien ?

Nous vivons dans une société de consommation. Nos besoins sont illimités, renouvelables à l'infini. Et pourtant, devant la montagne, je ne suis qu'une mécanique déréglée qui mesure sa fragilité. De me sentir si peu et si vulnérable est une sorte de libération. Ici, la précarité de mon existence est son essence. Devant ces amoncellements de *manistones*, je ne puis qu'ajouter ma pierre aux autres.

Étrangement, plus je me sens fragile, plus je me sens libre. Insouciance. Ici survivre est une activité à plein temps. Marcher occupe toutes mes énergies. Remplir mes poumons d'une quantité suffisante d'oxygène est un objectif acceptable. Je ne suis que le mouvement de mes pas, un après l'autre. Je n'appartiens plus au temps, je m'incorpore au paysage. J'ai la sensation que je pourrais marcher pour l'éternité, que chacun de mes pas serait une prière et que ce serait suffisant. Ici, même si je ne crois pas plus en Dieu, je reconnais que vivre comme s'il existait est une attitude noble.

À cette altitude, la montagne exerce la même fascination que la mer. On dirait qu'elle est vivante, qu'elle respire et qu'elle attend, toute puissance contenue, le moment d'exploser ou de rugir. Devant la montagne, je redeviens humble et émerveillée. La lumière coupante comme du cristal rend les couleurs éblouissantes. Dans un état second, je remplis mes poches de cailloux bleus, rouges, verts, ocrés...

Et puis c'est la montée jusqu'au Drolma La, le col le plus élevé de Kailash. C'est l'épreuve attendue, crainte, espérée. Trois heures

de marche pour les plus rapides, six ou huit heures pour les plus lents. Il n'y a qu'une façon d'y arriver : un pas après l'autre. Une seule règle : être lent !

Dernier arrêt avant l'ultime montée, le Shiwa Tsal. Tous ceux qui passent ici doivent abandonner quelque chose, un morceau de vêtement, une mèche de cheveux, quelques gouttes de sang. Pour le croyant, cette offrande crée un lien tangible avec l'au-delà et prépare son âme au long voyage qu'elle devra accomplir entre sa mort et sa prochaine vie. À première vue, le lieu ressemble à un dépotoir : on y trouve des chaussures, des serviettes, des t-shirts, des photos, des pièces de monnaies, des colliers de dents. Je vois même des moines se couper les cheveux et les ongles.

Même si je n'ai pas cette foi-là, je me plie au rituel : aucune transformation ne se fait sans qu'on abandonne une partie de soi. Peut-être même suis-je venue jusqu'ici pour offrir quelque chose à Bouddha ou à la montagne, peu importe, et repartir plus légère. Je construis mon petit mandala de pierres...

Et puis c'est la dernière partie de l'ascension, la colline du Salut. C'est pire que tout ce qu'on a pu imaginer. Mon sac à dos me scie les épaules. Il y a de la neige, de la boue, de la slotche. À cause de la fatigue, je contrôle mal l'endroit où je pose les pieds. À chaque vingt pas, je dois m'arrêter pour reprendre mon souffle.

Mais on arrive tous au sommet ! Les uns après les autres. À pied ou à dos de yak. Difficile de décrire les sentiments qui m'animent quand je franchis les derniers pas. Un mélange d'incrédulité, d'épuisement et de fierté d'avoir réussi. Depuis la nuit des temps, bien avant que l'histoire ou les mythologies s'écrivent, les gens qui sont venus ici y ont senti la présence de l'invisible. Être là à mon tour m'inscrit dans la lignée de tous ceux qui sont venus avant et de tous ceux qui viendront après. Comme un maillon essentiel et impermanent. Nous avons parcouru le même sentier, posé nos pieds sur les mêmes roches, cherché notre oxygène en regardant le même ciel.

Nous ajoutons quelques drapeaux à ceux qui sont déjà là. Demain, ils seront usés, fatigués, délavés, effilochés... mais ils seront remplacés par d'autres qui continueront à faire flotter toutes les prières à l'unisson. Ici, même si je ne sais pas prier, quelque chose prie pour moi et me réconcilie.

Ensuite...

On quitte les sommets, on retourne vers les hauts plateaux, en route vers chez soi. Un profond état de déchirement. De deuil. Le sentiment de laisser quelque chose d'important derrière. La peur d'oublier.

Le groupe qui s'est soudé durant la montée, redevient un assemblage hétéroclite d'individus. Nous avons été seize à voyager ensemble. Les difficultés du début, la pluie, les ratés de notre camion, nos malaises physiques, ont créé rapidement une solidarité très forte. Pendant quinze jours, nous avons vécu une grande promiscuité. Côte à côte dans les jeeps, côte à côte sous la tente pour manger, côte à côte pour dormir.

Nous avons vécu des moments extraordinaires, nous avons ri, nous nous sommes amusés. Par moment nous avons pu ressembler à des adolescents en colonie de vacances. Plusieurs fois j'ai senti que la force du groupe était plus grande que la somme de nos forces individuelles. Peut-être même que c'est la force du groupe qui nous a permis à chacun de boucler l'épreuve.

Mais c'est aussi un voyage que nous avons fait seuls, chacun pour soi. Nous avons pu partager des réflexions, des sensations, des informations. Mais notre expérience individuelle, intime, celle du corps, ne se partage pas. Elle est différente pour chacun d'entre nous. Qu'est-ce que chacun est venu chercher ? Qu'est-ce que chacun a trouvé ? Je ne le saurai jamais.

Moi, je n'ai qu'un mot : envoûtement.

Quand on marche, on découvre un lieu de silence intérieur où on est seul... et chez soi. La terre qu'on foule nous appartient. On atteint la terre promise à chaque pas. Les choses cessent d'être grandes ou petites, importantes ou frivoles. Elles sont tout simplement la vie. On marche autour de Kailash, mais peut-être qu'on marche tout simplement à la rencontre de soi.

*

En revenant vers Saga, on cherche un point d'eau pour installer notre campement. Kuncho repère un petit ruisseau au milieu des pâturages. Pendant qu'on commence à planter nos tentes, on se trouve entouré par deux, trois... puis cinq, dix, vingt Tibétains nomades qui nous examinent. Au début ce sont les enfants qui veulent nos bouteilles d'eau vides ou des bonbons ; ensuite les hommes arrivent et puis en tout dernier, les jeunes femmes. Jusqu'à présent, c'était nous qui examinions les Tibétains, mais cette fois-ci

c'est réciproque, on est à nombre égal, aussi mystérieux l'un pour l'autre et aussi curieux l'un de l'autre. Des animaux étranges qui observent d'autres animaux étranges.

Helga commence à chanter une chanson que nous reprenons en cœur. Puis elle demande aux enfants, avec des gestes, de faire la même chose. Ça prend du temps. Ils pouffent de rire, ils sont gênés, ils se cachent les uns derrière les autres. Ensuite, celui qui a l'air du chef, le plus vieux, réunit les hommes pour un petit conciliabule. Ça discute, ça négocie. Et au moment où on se dit qu'il ne se passera rien, ils se mettent en ligne, les hommes ensemble, les femmes ensemble, les enfants ensemble et ils chantent et dansent pour nous. Une première chanson puis une deuxième.

C'est un moment magique. Totalement gratuit. Ils n'attendent rien de nous. Ils sont magnifiques, libres et fiers de ce qu'ils nous offrent.

*

Si ces nomades ont pu survivre au cours des siècles dans un lieu aussi hostile, c'est qu'ils ont su créer un véritable équilibre avec leur environnement, un équilibre basé sur le respect profond du climat et de la vie sous toutes ses formes. Cette randonnée autour de Kailash n'a pas été qu'une expérience physique. Elle est aussi la rencontre avec un peuple. Je ne savais pas qu'on pouvait vivre comme ça sur la planète aujourd'hui. Dans un tel état de dénuement. Dans des lieux aussi ingrats, à se mesurer à des conditions climatiques aussi extrêmes. Vivre, ici, c'est survivre. Penser que ces gens sont au bord de la survie physique ET au bord de la survie comme peuple m'est insupportable. J'ai peur pour eux. J'ai peur pour leur avenir.

Sur le chemin du retour, on passe tout près d'une dune de sable gigantesque, lumineuse sous le soleil, absolument vierge de toute trace humaine. Les jeeps s'arrêtent. Quelques minutes plus tard, plusieurs d'entre nous ont déjà grimpé sur la crête de la dune pour écrire sur cette surface irrésistible. Les lettres apparaissent les unes après les autres dans l'or du sable, bien lisibles, de très loin :

F R E E T I ...

Puis Kuncho nous demande d'arrêter. Il doit avoir peur que ce soit dangereux — pour lui ? pour nous ? — de finir d'écrire FREE TIBET.